

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Le Forum international sur la littérature canadienne pour la jeunesse *Lire me sourit*

Jocelyne Dion, Ginette Landreville, Françoise Lepage, Andrée Poulin and Francine Sarrasin

Volume 26, Number 2, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12112ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dion, J., Landreville, G., Lepage, F., Poulin, A. & Sarrasin, F. (2003). Le Forum international sur la littérature canadienne pour la jeunesse *Lire me sourit*. *Lurelu*, 26(2), 5–16.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Le Forum international sur la littérature canadienne pour la jeunesse *Lire me sourit*

Jocelyne Dion, Ginette Landreville,

Françoise Lepage, Andrée Poulin et Francine Sarrasin

Photos : Daniel Sernine

Du 26 au 29 juin 2003 s'est déroulé un événement d'envergure au Centre des congrès d'Ottawa : le Forum international sur la littérature canadienne pour la jeunesse, *Lire me sourit*. Ce forum constituait la pièce de résistance des célébrations du cinquantième anniversaire de Bibliothèque et Archives du Canada, un nouvel organisme récemment issu de la fusion de la Bibliothèque nationale du Canada et des Archives nationales du Canada. Le Forum proposait une grande variété d'activités publiques dans plusieurs lieux différents, dont une conférence internationale réunissant créateurs, animateurs, organismes et spécialistes de différents horizons de la littérature jeunesse.

La conférence a réuni 545¹ participants dont 162 conférenciers. Quatre-vingt-cinq pour cent étaient anglophones et 15 % francophones. Quatre cent dix-neuf participants venaient du Canada, dont cent onze du Québec (26 %). Cent vingt-six participants (la grande majorité des femmes) sont venus de l'étranger, dont 117 des États-Unis.

La conférence présentait plus de soixante-quinze ateliers, une dizaine de conférences, plénières et tables rondes. Un service très efficace de traduction simultanée permettait à chacun d'entendre les communications faites en français ou en anglais. Chacun des ateliers, d'une durée d'une heure, réunissait deux à trois intervenants francophones et anglophones autour de grands thèmes : Tendances et habitudes de lecture; Médiation du livre auprès des jeunes; La petite enfance; Découverte de soi et des autres; Histoire et mémoire; L'illustration. Enfin, ouvrant le Forum et s'inscrivant en parallèle de la programmation de la première journée, l'avenir des bibliothèques scolai-

res a fait l'objet d'un sommet de toute une journée, le 26 juin. Au nombre des activités de la conférence, on comptait également des rencontres avec des auteurs ou des illustrateurs ainsi qu'une programmation destinée aux enfants (conteurs, spectacles, séances de lecture et de signature), la remise de prix ainsi que le lancement d'une exposition sur les abécédaires à la Bibliothèque nationale d'Ottawa.

Une foire des exposants avait lieu pendant la conférence, qui rassemblait quelques éditeurs mais surtout des organismes et des institutions liés au livre ou à la culture, tels le Canadian Children's Book Centre, la collection «Osborne» de la Bibliothèque publique de Toronto, le Conseil des Arts du Canada, etc.

Étant donné l'importance de l'événement, *Lurelu* a délégué une petite équipe pour rendre compte, en fonction de son mandat, des interventions québécoises et canadiennes-françaises. L'équipe était composée de Daniel Sernine (également participant à une table ronde), des collaboratrices et critiques Andrée Poulin et Françoise Lepage (également conférencière) ainsi que de Ginette Landreville. Deux autres collaboratrices se sont ajoutées afin de remplir des «missions spéciales», soit Francine Sarrasin (également conférencière) couvrant l'exposition des abécédaires, et Jocelyne Dion, le Sommet des bibliothèques scolaires. M^{me} Dion est conseillère pédagogique en moyens d'enseignement, présidente de l'APSDS et présidente de la Coalition québécoise en faveur des bibliothèques scolaires.

À raison de quatre, cinq ou six séances simultanées au fil des quatre jours du Forum, notre choix s'est avéré difficile. Les capsules suivantes offrent un aperçu de quelques-unes des séances francophones auxquelles a assisté l'équipe; même parmi elles, il a fallu faire une sélection par manque de place. D'autres articles se trouvent sur notre site Web; on y accède par la page «sommaire» du Numéro courant.

Au moment où nous préparons ce numéro, nous ignorons les projets des organisateurs du Forum en ce qui concerne le compte rendu global de l'événement, mais nous vous invitons à consulter le site www.nlc-bnc.ca/forum.

G. L.



Parmi la trentaine d'exposants, l'Université de Sherbrooke présentait l'exposition «Livres, revues et littérature : éditeurs québécois des années 40 et 50 pour l'enfance et la jeunesse». C'est Suzanne Pouliot, de la Faculté d'éducation, qui présentait gravures, exemplaires rares et correspondance d'éditeurs.



Dominique Demers discute avec d'autres participants au terme de la deuxième journée du Forum. Ce vendredi matin, elle et l'écrivain Tim Wynne-Jones avaient prononcé les conférences de la séance plénière, leur patience mise à l'épreuve par la prolixité de John Ralston Saul, écrivain et philosophe, conjoint de M^{me} la Gouverneure générale et conférencier invité au déjeuner-causerie.



6

Son Excellence John Ralston Saul, à gauche, et M. Roch Carrier, administrateur général de la Bibliothèque nationale.

Lire me sourit



La cérémonie d'ouverture

Lors de la cérémonie d'ouverture du forum *Lire me sourit*, différentes allocutions ont été entendues de la part de MM. Mitchell Sharp, ancien ministre fédéral, Roch Carrier, administrateur de la Bibliothèque nationale du Canada (qui hélas s'est exprimé presque exclusivement en anglais) et Charles Baillie de la Banque Toronto Dominion, commanditaire du programme d'animation dans les bibliothèques publiques. La cérémonie a été ponctuée de trois spectacles musicaux mettant en vedette un chœur d'enfants, le groupe folklorique francophone Grand Portage ainsi que trois Sud-Africaines qui ont chanté a capella.

Des livres ont été offerts en récompense aux gagnants du concours littéraire *Lire me sourit* ouvert aux enfants de huit à douze ans de tout le Canada. Les participants devaient rédiger un texte s'inspirant du thème du Forum. Environ mille enfants ont participé au concours. On a pu remarquer plusieurs gagnants provenant du Québec.

Prix de traduction

M. Roch Carrier a remis pour la première fois le nouveau prix de traduction créé pour les cinquante ans de la BNC et commandité par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Marie-Josée Brière a remporté le prix de la traduction française pour le livre *Une dangereuse patinoire*, paru chez Boréal dans la série «Carcajous». Le prix consiste en un montant de 5000 \$, dont 4000 \$ vont au traducteur et 1000 \$ à l'éditeur pour des fins de promotion.

Aucun prix n'a été remis pour la traduction anglaise d'un livre publié à l'origine en français, faute de candidatures de la part des éditeurs.

Cela n'a pas manqué de laisser un certain malaise, particulièrement du côté francophone, devant le peu d'intérêt à traduire et à diffuser les livres d'auteurs francophones. On sait qu'il existe, de longue date, un déséquilibre entre les livres publiés en français traduits en anglais et les livres anglais traduits en français au Canada. Sachant que très peu de livres ont fait l'objet de traduction en anglais pour cette première année du prix, on aurait pu s'attendre à ce qu'un éditeur coure une chance facile de faire remporter le prix à son traducteur et, du coup, de gagner un montant permettant la promotion du livre. Dommage que ce prix de traduction soit ainsi entaché dès sa première année.

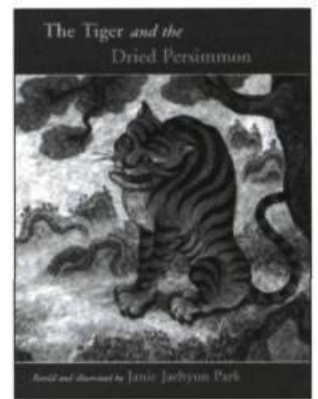
Le Sommet des bibliothèques scolaires

Le Sommet s'est tenu à Ottawa, le 26 juin, dans le cadre du Forum international sur la littérature canadienne pour la jeunesse, à l'initiative des Coalitions canadienne et québécoise en faveur des bibliothèques scolaires. Dès l'ouverture, M. Roch Carrier, administrateur général de la Bibliothèque nationale du Canada, proclamait officiellement, en conférence de presse, le quatrième lundi du mois d'octobre Journée nationale des bibliothèques scolaires, et ce tel que mis de l'avant par l'International Association of School Librarianship (IASL). À inscrire à nos agendas...

Après la conférence d'ouverture, M^{me} Waltman Daschko, de Statistique Canada, nous a confirmé la tenue, à l'automne 2003, d'une vaste enquête pancanadienne qui visera à dresser le portrait le plus précis possible des bibliothèques dans les écoles primaires et secondaires du pays. Par la suite, Ken Haycock, professeur à l'Université de Colombie-Britannique, a présenté un rapport² sur la crise qui sévit dans les bibliothèques scolaires canadiennes, en mettant l'accent sur le corpus de recherches qui démontrent un réel impact positif de la bibliothèque, sous la responsabilité de l'enseignant-bibliothécaire, sur les résultats scolaires, en langue maternelle, en mathématiques et en sciences, sur les habiletés et les habitudes de lecture ainsi que sur le développement de l'identité culturelle. M. Haycock a formulé treize recommandations à nos ministres de l'Éducation; celles-ci ressemblent, faut-il s'en étonner, à celles émanant du rapport Bouchard, en 1989. La prochaine étape à l'agenda sera de sensibiliser le Conseil des ministres de l'Éducation lors de leur prochaine réunion nationale.

Par la suite, des intervenants issus de différents milieux ont partagé avec l'assistance leurs sentiments face aux effets négatifs que la situation des bibliothèques entraîne. Je retiens surtout le témoignage d'une enseignante-bibliothécaire terre-neuvienne et celui de Diane Mittermeyer, professeure à l'Université McGill, qui a illustré fort à propos les lacunes et les besoins des étudiants qui entrent à l'université, après une vaste enquête menée auprès d'eux. Lise Bissonnette, PDG de la Bibliothèque nationale du Québec, a livré, à l'heure du lunch, une conférence émaillée de suggestions et réflexions pour nous aider à sortir de l'impasse.

La présentation officielle des normes nationales en matière de bibliothèques scolaires³, par Diane Oberg et Ray Doiron, respectivement de l'Université de l'Alberta et de l'Île-du-Prince-Édouard, a constitué la pièce de résistance de l'après-midi. Ces normes, disponibles en anglais seulement, ont été élaborées par un comité mixte, formé par des membres de deux associations : Association for Teacher-



Librarianship in Canada (ATLC) et Canadian School Library Association (CSLA).

Finalement, M^{me} Gwynneth Evans, à titre de rédactrice, a rappelé l'importance du *Manifeste de la bibliothèque scolaire* de l'Unesco et de l'IFLA, comme symbole de reconnaissance et comme document de référence auprès des décideurs politiques.

Nous sommes repartis avec un nouveau coffre à outils : des normes nationales, en complément du *Manifeste*, une prochaine enquête d'envergure de Statistique Canada et une Journée nationale des bibliothèques scolaires. À coup sûr, un sommet historique, précurseur d'actions concertées.

J. D.

Prix en littérature jeunesse

Prix Hans Christian Andersen

Bien que le titre de sa communication, «Canadian Children's Literature in the World», laissait supposer une présentation d'un autre ordre, l'auteure Virginia Davis s'est inspirée de son expérience de juré pour faire connaître le prix Hans Christian Andersen et signaler également la liste honorifique internationale de IBBY. Souvent appelé le «petit Nobel» de la littérature, ce prix est la plus grande reconnaissance internationale en littérature jeunesse. Il consiste en une médaille d'or attribuée tous les deux ans par l'organisme IBBY (International Board on Books for Young People) à un créateur dont l'œuvre constitue un apport remarquable à la littérature jeunesse. Le prix comporte deux volets, soit un prix pour le texte (depuis 1956) et un pour l'illustration (depuis 1966). Chaque pays membre peut soumettre une candidature accompagnée d'un dossier, en anglais, destiné à faire valoir le mérite du candidat. Environ la moitié des soixante-deux pays membres présente des candidatures à deux jurys formés de huit spécialistes reconnus. IBBY-Canada y avait présenté la candidature de Michèle Lemieux, déjà récipiendaire de prix internationaux. Les candidats doivent faire face à une forte concurrence et, puisqu'il s'agit de récompenser l'œuvre du candidat, les plus jeunes sont plutôt désavantagés; ainsi, le jury, intéressé par le travail de Michèle Lemieux, souhaiterait voir sa candidature renouvelée plus tard. Les textes écrits dans une langue originale ou traduite, autre que celle connue par le jury, posent aussi problème; le dossier fourni et l'expérience du jury doivent alors compenser. Malheureusement, le Canada n'a jamais remporté le prix jusqu'à maintenant; toutefois, le simple fait d'être en lice apporte une reconnaissance importante.

Site du prix : www.ibby.org/Seiten/04_andersen.htm

Prix Elisabeth Mrazik-Cleaver

M^{me} Mariella Bertelli, de la Bibliothèque de Toronto, a présenté ce prix annuel attribué depuis 1986 et administré par IBBY-Canada à partir d'un fonds laissé en héritage par l'illustratrice canadienne de renom, Elisabeth Mrazik-Cleaver. Il consiste en un montant de mille dollars remis à l'illustrateur d'un livre d'images de langue française ou anglaise publié au Canada au cours de l'année précédent le prix. M^{me} Bertelli a fait part des différents critères d'évaluation, dont le fait que le livre doit être une première édition et contenir des illustrations originales. La récipiendaire du prix 2002 a été honorée durant le Forum lors d'une cérémonie à la Bibliothèque nationale du Canada : il s'agit de Janie Jaehyun Park pour son album *The Tiger and the Dried Persimmon*, un conte traditionnel coréen publié chez Groundwood Books, une première œuvre pour M^{me} Park, elle-même d'origine coréenne. Les deux précédents prix avaient été remportés par Marie-Louise Gay pour *Stella, reine des neiges* (Dominique et compagnie) et Michèle Lemieux pour *Nuit d'orage* (Seuil jeunesse).

Site du prix : www.ibby-canada.org/cleaver.html

G. L.

Point de vue d'éditeurs : les ficelles du métier

Hélène Derome, La courte échelle
Kathy Lowinger, Livres Toundra

Dans le marché hyper-compétitif du livre jeunesse, où l'offre dépasse largement la demande, les maisons d'édition qui veulent occuper le haut du pavé — ou plus simplement survivre — doivent choisir leurs manuscrits de façon très avisée. Mais comment font-ils ces éditeurs qui reçoivent des centaines de manuscrits par année pour séparer le bon grain de l'ivraie? Pour dénicher ce nouvel auteur au talent fou? Pour déguster ce futur best-seller? Deux éditrices chevronnées de maisons solidement établies ont raconté leur approche dans l'atelier «Point de vue d'éditeurs».

La courte échelle reçoit environ vingt manuscrits par semaine, toutes catégories confondues. Avec plus de quatre cents titres à son catalogue, cet éditeur — qui célèbre son quart de siècle — s'est doté d'une politique éditoriale clairement définie : offrir une littérature diversifiée de qualité. La courte échelle s'efforce donc de publier des auteurs de style varié ainsi que des livres dans plusieurs catégories : du merveilleux à l'humour en passant par le roman miroir.

Lorsqu'elle lit un manuscrit, l'éditrice Hélène Derome s'attarde au style, à la forme, aux images. Comme la maison

Lire me sourit



Lire me sourit



compte plus de soixante-cinq auteurs dans son écurie, elle attache beaucoup d'importance au travail éditorial, au dialogue avec l'écrivain. «On travaille sur un manuscrit de la même façon, qu'il soit destiné aux jeunes ou aux adultes. L'exigence est la même quant à la qualité littéraire et à la cohérence du récit. On cherche à soutenir l'auteur en offrant des commentaires sur le style, la qualité de la langue, les personnages, la crédibilité du récit. On tente de développer une relation de confiance avec chaque écrivain. L'éditeur est un témoin privilégié de la création. C'est un défi que nous adorons relever», souligne-t-elle.

«L'édition est un mariage de l'art et du commerce où chaque éditeur a ses petites manies», affirme Kathy Lowinger de chez Livres Tundra, une maison qui reçoit plus de mille manuscrits par année.

Lors de sa première lecture d'un manuscrit, cette éditrice est aux aguets pour déceler les trois principales barrières qui pourraient empêcher le lecteur d'entrer dans ce qu'elle nomme le «royaume magique» de la lecture. Premièrement : il faut que l'histoire semble authentique, quel que soit le genre littéraire. Deuxièmement : le récit doit avoir une logique qui constitue la colle essentielle de l'intrigue. Troisièmement : la pertinence culturelle, dans ce cas-ci à la tradition littéraire canadienne. Par exemple, le héros doit être un enfant (ou du moins un personnage vulnérable) et ce dernier doit être en mesure de résoudre le conflit, afin de permettre aux jeunes lecteurs de s'identifier au récit.

À la deuxième lecture d'un manuscrit, Kathy Lowinger cherche des éléments plus spécifiques : un style, des phrases harmonieuses, un cadre intéressant, un bon usage du dialogue. Sans compter l'intrigue — capitale — avec l'incontournable suspense. «Il faut avoir envie de tourner la page, de se demander ce qui arrivera ensuite.»

Cette éditrice d'expérience ne s'inquiète pas outre mesure de la complexité du vocabulaire et fait plutôt confiance au lecteur. «Si les jeunes sont vraiment intéressés, ils trouveront une façon de comprendre le sens des mots qu'ils ne connaissent pas», affirme-t-elle.

A. P.

Jeudi après-midi, Félix Maltais, éditeur des périodiques *Les Débrouillards* et *Les Explorateurs*, avait organisé la table ronde «Lire des magazines me sourit». Y participaient aussi Jacqueline Kergueno, de Bayard Jeunesse (*Pomme d'Api, J'aime lire*) et Hilary Bain, rédactrice en chef des magazines *Owl*, *Chickadee* et *Chirp*.

Poésie pour enfants et adolescents

Sylvie Massicotte et Henriette Major, écrivaines

La poésie est un genre littéraire très peu représenté dans l'histoire de la littérature pour la jeunesse. Le vent semble toutefois devenir plus favorable aux poètes, comme le prouvent de récentes publications. Devant une salle comble et très attentive, Sylvie Massicotte, directrice de la collection «Poésie» à La courte échelle, a proposé une réflexion sur la collection qu'elle dirige. À l'automne 2003, douze recueils de poèmes auront vu le jour depuis le lancement de la collection à l'hiver 2002. Selon la conférencière, que la poésie soit écrite pour les adultes ou pour les adolescents, elle exige la même intériorité et la même rigueur au chapitre de l'écriture. Le rôle de tout écrivain est d'abord de servir son texte avant de servir un lectorat, quel qu'il soit. Malgré tout, les recueils de la collection «Poésie» se révèlent plus narratifs que la plupart des recueils pour adultes, sans doute pour faciliter l'accès au texte à de jeunes lecteurs qui se cherchent et qui vivent une confusion intérieure parfois extrême. Un «Je» ou un «Tu» réflexif interpellent le lecteur adolescent dès le début du recueil et l'aident à cheminer dans une aventure intérieure en compagnie du poète. Dans une présentation visuelle de grande qualité, la collection propose différents regards sur divers moments de l'adolescence et une écriture poétique sans compromis.

Henriette Major, pour sa part, s'intéresse depuis très longtemps à la poésie destinée à de jeunes enfants. Pour établir son anthologie intitulée *Avec des yeux d'enfant* (L'Hexagone/VLB Éditeur), l'écrivaine a lu de nombreux recueils de poètes québécois pour adultes de la trempe de Miron ou Godin. Selon la conférencière, le poète est d'emblée en harmonie avec l'enfant, car chacun d'eux porte sur le monde un regard neuf qui le transfigure. Les enfants participent volontiers aux concours de poésie. Dans les classes et ateliers d'écriture, il suffit souvent de créer une atmosphère propice et de lancer les participants sur une piste qui les inspire : «Que ferais-tu si...?». L'un de ces concours a donné lieu à six cents poèmes d'enfants; les plus intéressants ont été retenus pour constituer le recueil intitulé *Les plus beaux poèmes des enfants du Québec* (L'Hexagone/VLB Éditeur).

Enfin, le Forum offrait également un atelier de haïkus, animé par André Duhaime, spécialiste de ce genre minimaliste de poésie orientale. Un public varié, des enseignants, des bibliothécaires sont venus s'exercer à exprimer l'instant présent en trois versets brefs, évocateurs d'une émotion, d'un sentiment, d'une impression fugitive. Ils sont repartis, mieux armés pour poursuivre l'expérimentation, seuls ou avec les jeunes.

F. L.



Vendredi après-midi, Musée canadien de la Nature. Un étage au-dessus des insectes et bien à l'abri des ptérodactyles, la table ronde «À la découverte des documentaires pour la jeunesse» réunissait l'auteur de documentaires Kathy Conlan (pas sur la photo), Monique Leclerc, spécialiste du documentaire et Michel Clément, conseiller pédagogique à la (semi-)retraite.



Le développement affectif de l'enfant et le conte

Charlotte Guérette, professeure à l'Université Laval

M^{me} Guérette a montré que les contes contribuent de façon positive au développement affectif des enfants. Ceux-ci sont souvent envahis d'émotions et de sentiments qui les mettent dans un état d'impuissance, incapables qu'ils sont de les nommer, de les comprendre. Les recherches montrent que les contes, par leur symbolique assez universelle, aident les enfants à mieux apprivoiser et maîtriser leurs peurs, par exemple, sujet auquel la communicatrice s'est intéressée, particulièrement dans son livre : *Peur de qui? Peur de quoi? Le conte et la peur chez l'enfant* (Hurtubise HMH).

L'enfant s'approprie un modèle en s'identifiant au héros, un personnage souvent petit ou faible comme lui qui affronte ses peurs, réussit et parvient à ses fins dans un récit dédramatisant. Cette victoire dans l'imaginaire peut alors se transposer dans la vie, permettant à l'enfant de trouver un écho et une occasion d'expression de ses propres émotions, l'habilitant à maîtriser ses peurs et, comme le héros fictif, à devenir le héros de sa propre vie. Selon M^{me} Guérette, il est essentiel d'aborder ces sentiments et de ne pas laisser la peur s'installer à demeure en tentant de la passer sous silence. Trop de peurs refoulées teintent la vie d'adultes. Pour bien utiliser à cette fin le conte, deux éléments sont essentiels : d'abord savoir les étapes du développement de l'enfant et connaître les livres appropriés qui permettent d'en parler, d'explorer des solutions. Plusieurs outils de recherche sont utiles : les *Sélections de Communication-Jeunesse*, le site *Livres ouverts*, les critiques de livres de *Lurelu*.

G. L.

publique. Comme cadeau de bienvenue, on lui remet une trousse comprenant un livre cartonné pour les tout-petits, offert par les Éditions Dominique et compagnie, un mini-catalogue des collections «Toupie» et «Binou», un guide utile aux parents désireux d'initier leurs enfants à la lecture, la sélection *Toup'ilitou* pour les zéro à dix-huit mois, un numéro du magazine *Enfants-Québec* et, éventuellement, d'autres petits cadeaux qui peuvent varier d'une bibliothèque à l'autre. De nombreuses bibliothèques, partout au Québec, profitent déjà de cette initiative. La réalisation des documents promotionnels (affiches, dépliants) est centralisée pour diminuer les coûts de production, mais chaque communauté peut imprimer l'affiche de la couleur de son choix et ajouter les partenariats qui lui sont particuliers. Les bibliothèques financent le programme à l'aide de leur budget d'animation. Les livres fournis dans la trousse sont vendus au prix coûtant par Dominique et compagnie. L'information relative au programme (dépliants et affiches) est distribuée partout où se trouvent des bébés : hôpitaux, CLSC, centres de la petite enfance, bibliothèques, librairies. Quarante-quatre mille trousse ont été distribuées jusqu'à maintenant. Outre le fait que le programme a déjà reçu deux distinctions (prix Odyssées du livre 2002 pour le programme proprement dit, et prix Euréka pour le partenariat que lui accorde Dominique et compagnie), *Une naissance un livre* a sensibilisé les parents des jeunes enfants à l'importance de mettre les petits très tôt en contact avec le monde du livre.

F. L.

Lire ne sourit



une naissance un livre

Le programme *Une naissance un livre*

Lucie Dion, bibliothécaire,
Janou-Ève Leguerrier, Éd. Dominique et compagnie

Lucie Dion, de la bibliothèque Roger-Lemelin à Cap-Rouge, et Janou-Ève Leguerrier ont présenté le programme *Une naissance un livre* des bibliothèques publiques du Québec. Ce programme vise à susciter le goût de lire chez les enfants dès la petite enfance. Pour être inscrit, l'enfant doit avoir moins d'un an et être abonné à sa bibliothèque



Le segment «sciences» du Forum avait été organisé par Patrick Beaudin, directeur général de la SPST, la Société pour la Promotion de la Science et de la Technologie. M. Beaudin animait la table ronde «À la découverte des documentaires...», tandis que la table ronde «Expliquer ou imaginer les sciences» regroupait Jean-François Chassay, de l'UQAM, l'écrivaine Dominique Demers, Félix Maltais le directeur des *Débrouillards*, ainsi que Daniel Sernine, auteur de science-fiction, directeur littéraire des collections «Jeunesse-Pop» et «Jeunesse-Plus» chez Médiaspaul.

Lire me sourit



Le conte dans tous ses états

Cécile Gagnon et Jacques Pasquet, auteurs et conteurs

Dans sa communication intitulée «Paroles du terroir», le conteur Jacques Pasquet a sensibilisé son public à l'importance des récits du terroir. Qu'est-ce que le terroir dans ce contexte? Un accent, «une parlure» régionale, mais aussi une parole de mémoire et un récit de vie qui font prendre conscience de l'importance des racines. Le conteur a rappelé que nous vivons dans une société en perte de mémoire, qui uniformise les êtres et leur donne une identité tellement universelle qu'elle équivaut à une absence d'identité et à une perte des racines. Or, s'il est une évidence qu'il est parfois bon de rappeler, c'est que les racines nous donnent de la profondeur et nous enrichissent. Rares autrefois, les jeunes affluent maintenant au *Sergent recruteur*, haut lieu montréalais du conte. Entre deux histoires de son terroir natal, qui ont fait à la fois rire et frissonner son public, Jacques Pasquet a évoqué une soirée «mémoire de vie», réalisée dans une école. Le travail préliminaire consistait, pour les enfants, à recueillir auprès des «anciens» de leur famille un récit de vie, d'écrire le texte, de le travailler, puis de le raconter à la soirée. Cette expérience s'est révélée extrêmement gratifiante pour tous les participants, mais surtout pour les migrants qui se sont soudainement sentis acceptés avec leurs racines. Le partage de mémoires et de récits de vie contribue à rapprocher les êtres et à cimenter les sociétés.

Une deuxième communication de Jacques Pasquet, le lendemain, portait sur l'éthique du contage. S'il est normal qu'un conteur puise dans le conte traditionnel, anonyme par nature, pour alimenter son répertoire, et qu'il s'approprie ces récits en allant y chercher ce qui le touche plus particulièrement, il doit respecter la propriété intellectuelle lorsqu'il s'abreuve aux contes d'auteurs modernes. Ce n'est pas parce que sa parole est orale que le conteur est dispensé de donner ses sources. Autre aspect de l'éthique du conteur : lorsqu'il puise dans la tradition orale d'autres cultures, il doit le faire avec honnêteté, c'est-à-dire connaître suffisamment la culture dont il veut témoigner pour ne pas la trahir, la dénaturer. Dire des contes relevant d'une autre culture exige le respect de l'Autre. On ne peut dire n'importe quoi, n'importe comment.

Cécile Gagnon, pour sa part, s'est interrogée sur l'anachronisme des contes traditionnels. Malgré l'évocation de réalités parfois totalement disparues, le conte traditionnel demeure porteur de sens et de valeurs, car il traite de sentiments universels. Pour reprendre une expression utilisée par Gianni Rodari, le conte aide «à connaître le monde».

Des difficultés de compréhension surgissent parfois de nos jours et il peut être nécessaire de replacer le conte dans le contexte de son origine. Une fois cette mise en contexte faite, d'autres problèmes risquent d'exclure le conte des salles de classe et des bibliothèques. La violence, par exemple, est très fréquente dans cette forme de récits, mais il ne faut pas perdre de vue que l'enfant qui les écoute sait qu'il est entré dans un monde autre, celui du «Il était une fois». En outre, la violence dans le conte est toujours symbolique. L'autre problème qui restreint l'utilisation du conte est d'ordre linguistique. Le conte recourt parfois à des termes compliqués ou relevant de réalités historiques ou culturelles qui n'existent plus. Selon Cécile Gagnon, c'est précisément pour cela qu'il faut conter : pour faire connaître des mots nouveaux, pour révéler quelques aspects de notre histoire, pour évoquer la vie d'autrefois, en un mot, pour enrichir l'auditeur. Malgré toutes ces apparentes difficultés, le conte est une source bienfaisante qui transmet des connaissances de façon subtile et agréable. Il ramène la sagesse du passé dans notre présent souvent déboussolé et nous aide véritablement «à connaître le monde».

F. L.

ABC Au-delà des lettres. Rétrospective des abécédaires canadiens

Exposition présentée du 2 juin au 8 septembre 2003

Le cadre et l'objet

Très accessible, près de l'entrée de la Bibliothèque nationale du Canada, une toute petite salle rectangulaire présente sept vitrines dans lesquelles sont disposés livres, boîtes de livres-jeux, pièces de casse-tête, petites sculptures et deux pages manuscrites. Sur les murs, au-dessus des vitrines, sont accrochés des illustrations originales (lettres, dessins, collages, etc.) et des panneaux de textes explicatifs. Trois cubes géants, suspendus au plafond du coin gauche de l'exposition, habillent l'espace et font une allusion directe au jeu de blocs des tout-petits alors qu'un tableau de mots aimantés donne à l'enfant visiteur la possibilité de fabriquer ses propres phrases. Le tableau est partagé en deux sections : anglaise et française. On peut se demander pourquoi avoir choisi des *mots* aimantés et non des *lettres* comme celles de l'alphabet. En plus de correspondre directement au sens de



L'écrivain et ethnologue Michel Noël, spécialiste des Premières Nations du Québec, était conférencier, avec l'artiste C. J. Taylor, de la séance plénière du samedi matin, dans la grande salle du Centre des congrès d'Ottawa. M. Noël a reçu, entre autres, le Prix littéraire du Gouverneur général 1997 pour son roman *Pien* (Éd. Michel Quintin).



11

l'exposition, les lettres toutes seules auraient eu l'avantage de servir le jeu dans les deux langues. Peut-être voulait-on atteindre une clientèle plus scolarisée et donc déjà familière avec les mots?

En écho aux trois cubes suspendus, trois poufs combinent le vide central du lieu et sont de toute évidence destinés à une clientèle enfantine. La couleur des murs et des divers objets de décor a quelque chose de joyeux qui correspond aussi à l'idée qu'on se fait de l'enfance.

Car l'abécédaire, prétexte de ce projet, est habituellement destiné à l'enfant. Qu'en est-il de l'exposition?

Plaisir d'enfant ou nostalgie d'adulte

En donnant un aperçu de ce qui s'est fait et se fait encore dans ce domaine très pointu de la littérature de jeunesse, la quarantaine d'abécédaires montrés justifient tout à fait l'importance de l'exposition. Cette expérience menée, il faut le dire, par un organisme non muséal, a permis de sortir des réserves et de montrer au grand public quelques-uns des trésors d'archives de la Bibliothèque nationale du Canada. Car, il s'agit bien de cela : hormis quelques illustrations originales prêtées par les artistes, les documents présentés sont tous issus des collections de la Bibliothèque. Ils ont été regroupés de façon historico-thématique : «Abécédaires d'hier», «Tout à fait canadiens», «Elizabeth Cleaver et Ann Blades», «Abécédaires d'aujourd'hui», «Reflets de la nature», «Abécédaires ludiques». Une répartition qui peut paraître aléatoire, mais que le corpus lui-même justifie. Évidemment, l'aspect historique des ouvrages anciens a plus de chances d'atteindre les adultes alors que l'enfant se laissera prendre par les petites sculptures en papier mâché illustrant *L'abécédaire des animaux* et celui des robots (Éditions Les Heures bleues)⁴.

Mais, ni l'enfant ni l'adulte ne peuvent manipuler ces trésors : présentés dans une bibliothèque d'archives qui respecte sa principale mission, il faut les apprécier avec les yeux. Une contrainte que des fac-similés, par exemple, auraient pu contourner (ou un cahier pédagogique adapté aux enfants ou une animation efficace). Avant la période des vacances scolaires, peut-être y a-t-il eu de ces activités permettant aux jeunes de mieux capter le sens de la conservation d'objets anciens, ou simplement de s'amuser avec les abécédaires...

Attentes et limites

D'habitude, les panneaux explicatifs d'exposition guident le visiteur en lui proposant un parcours à travers les œu-

vres. On s'étonnera donc de lire au fond de la salle, *en plein milieu* de la visite, un passage du catalogue qui dit : «deux livres merveilleux concluent⁵ cette tournée de plus de 150 années de littérature de jeunesse canadienne...». Le commissaire invité et rédacteur du catalogue n'a-t-il pas présidé aux décisions de mise en place dans la salle?

À propos de ces textes, il me faut avouer que j'ai été profondément agacée à la fois par l'évidence d'une traduction qui ne respecte pas toujours les subtilités de la langue française et par l'admiration maintes fois formulée par le commissaire invité devant certaines œuvres. M. Jeffrey Canton a-t-il tant besoin de dire ce que le visiteur doit considérer comme *très beau, merveilleux, stupéfiant, superbe, unique, attrayant*?

Certaines de ses affirmations, citées dans les panneaux de l'exposition, gagneraient sûrement à être développées et expliquées :

«Deux abécédaires avec près de soixante ans d'intervalle entre chacun représentent la somme de plus de 150 ans de littérature jeunesse au Canada. [...] Le superbe abécédaire d'Amelia Frances Howard-Gibbon *An Illustrated Comic Alphabet*, dessiné et calligraphié en 1859 [...] et *A Canadian Child's ABC* de R. K. Gordon, 1931, illustré par Thoreau MacDonald [...]. Quel est le mystère derrière ces deux très différents livres qui donnent le ton aux livres pour enfants canadiens et continuent à servir d'exemples à notre unique littérature de jeunesse?»

Il m'apparaît osé, sinon réducteur, de prétendre que deux seuls albums (l'un de 1859 et l'autre de 1931) résument la littérature d'ici et qu'ils servent encore d'exemples pour la création actuelle. En considérant l'extrême diversité des abécédaires, l'orientation de pensée qui soutient la formule même de ce type d'ouvrages (faire connaître la géographie du pays, ses régions, les éléments de la nature, les caractères d'une ville, ou simplement des mots, des formes des couleurs...), en observant les diverses manières qu'ont les artistes pour s'exprimer dans la création de leurs œuvres et le rapport qui s'établit entre l'album et l'enfant, force est de constater que la littérature de jeunesse actuelle n'est pas tributaire d'une source univoque d'inspiration. Elle puise au contraire à plusieurs formes d'art, de littérature, de pédagogie, de plaisir, de jeu et de contact avec l'enfant.

Car, il ne s'agit pas seulement de décrire les choses, qu'elles soient «tout à fait canadiennes» ou non. L'abécédaire, cet art complexe (car c'est bien de cela qu'il s'agit) est une proposition d'aller de l'avant, au-delà des apparences de réel, et bien sûr, *au-delà des lettres!*

F. S.

Lire me sourit



Lire me sourit



Suis-je une auteure canadienne pour la jeunesse?

Michèle Marineau, écrivaine

Le titre seul de la communication de l'écrivaine québécoise Michèle Marineau avait de quoi attirer le public. Bien qu'ayant des contacts très positifs avec des écrivains pour la jeunesse canadiens-anglais de par son travail de traductrice, Michèle Marineau ne se sent pas interpellée lorsqu'on parle des écrivains canadiens pour la jeunesse. Elle a voulu cerner ce sentiment d'imposture en réalisant un petit sondage sur «l'identification» nationale de plusieurs auteurs jeunesse francophones et anglophones et leur perception de «l'autre littérature». Les résultats obtenus sont révélateurs, bien que peu surprenants. Ils sont apparus à plusieurs comme un portrait assez pertinent, à bien des égards, du Forum lui-même. Étant donné son intérêt particulier, nous publions la communication de Michèle Marineau dans le prochain numéro de *Lurelu*.

G. L.

Hurtubise HMH en Afrique :
donner aux Africains des livres à leur image

Hervé Foulon, éditeur

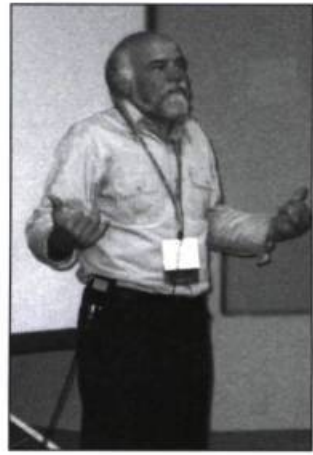
Exporter notre littérature jeunesse québécoise en Afrique francophone? De prime abord, l'idée semble séduisante car le marché n'est pas négligeable et les rares éditeurs africains sont loin de pouvoir répondre à la demande. Mais Hervé Foulon, président-directeur général chez Hurtubise HMH, s'y oppose vigoureusement. Il parle en connaissance de cause, car sa maison œuvre depuis plus de vingt ans sur le marché africain de l'édition.

«Avant de vouloir exporter nos livres, il faut d'abord donner aux enfants africains le goût de lire, leur offrir des ouvrages qui correspondent à leurs besoins. L'échange culturel n'est possible que lorsque vous avez intégré votre propre vécu et culture», affirme-t-il.

Ce dernier déplore d'ailleurs que, dans le milieu de la coopération, les considérations des bailleurs de fonds passent trop souvent avant les souhaits des Africains. «On n'écoute pas assez les gens. On veut leur envoyer des livres dont ils ne veulent pas.»

De l'avis d'Hervé Foulon, l'Afrique doit suivre le même mouvement qu'a suivi le Québec dans les dernières décennies. Il y a trente ans, l'édition jeunesse québécoise était au plus creux de la vague et notre marché était dominé par les importations de la France. Ce cheminement est d'autant plus essentiel pour l'Afrique que, même si les enfants afri-

Samedi après-midi, Michel Clément, jusqu'à récemment conseiller pédagogique à la Commission scolaire de Laval, et travaillant maintenant pour le ministère de l'Éducation, présentait le site Web *Livres ouverts* (dont nous vous avons parlé dans notre numéro d'hiver 2003). M. Clément a dû faire appel à tous ses talents oratoires, et ses auditeurs à leur capacité de visualisation, car la connexion Internet qu'il avait demandée pour faire sa présentation n'était pas disponible. Le Forum, hélas, n'a pas été entièrement exempt de ratés de la sorte.



cains lisent le français, ils ne sont pas nécessairement prêts à comprendre et à recevoir les idées et valeurs nord-américaines. Car il faut le reconnaître, les différences culturelles sont profondes. «En Afrique, on ne serait pas choqué par un livre où un père frappe son fils alors que ce ne serait jamais accepté ici», signale Hervé Foulon.

Surtout présente en Afrique de l'Ouest et en Afrique centrale, la maison Hurtubise HMH a développé diverses collections spécifiquement pour ce marché. L'une de ses récentes initiatives, la collection «Lire au présent» aborde des sujets pratiques par le biais de la fiction, afin d'offrir à la fois divertissement et apprentissage.

«Quand on voit comment les enfants africains dégustent le livre, comment ils le conservent, c'est extraordinaire. Il y a là un respect du livre qui ne peut que nous emballer.»

Même après deux décennies de collaboration en dents de scie, Hervé Foulon reste passionné par le continent noir. Le PDG de HMH y croit tellement qu'au fil des ans il a entraîné des confrères éditeurs en Afrique. Avec plus ou moins de succès. Peu de maisons d'édition du Québec travaillent actuellement en Afrique. «Pourtant, on a une expertise technique et on pourrait aider les maisons d'édition africaines à se développer», affirme-t-il.

Toutefois, HMH ne continue pas à œuvrer en Afrique par pure philanthropie, mais aussi pour y faire des affaires. Avec un bon bassin d'auteurs et d'illustrateurs de qualité et un marché peu exploité, l'Afrique représente un potentiel intéressant. Hervé Foulon est convaincu qu'il est possible d'y faire des profits, surtout dans le domaine scolaire. «Au Québec, de nombreux livres sont publiés à des tirages de 1500 à 2000 exemplaires tandis qu'en Afrique, si un livre répond aux besoins et aux goûts des jeunes, on peut facilement en vendre six mille exemplaires», explique-t-il.

L'éditeur reste cependant lucide, très conscient des nombreux obstacles dans ce marché embryonnaire, où le principal défi reste la distribution. Trop souvent, les livres ne sont disponibles que dans les centres urbains alors que la majorité des Africains vit en milieu rural. «Il faut développer toute l'économie du livre, toute la chaîne éditoriale. Les maisons d'édition sont beaucoup soutenues par les gouvernements de l'extérieur. Souvent, nous suscitons de l'intérêt pour une collection mais il nous faut ensuite trouver des acheteurs, des distributeurs. Cela prend beaucoup de temps et d'énergie», signale Hervé Foulon.

Malgré les hauts et les bas, les réussites et les ratés, Hurtubise HMH continue de concocter des projets de coédition avec des éditeurs africains, dans un engagement qui lui apporte un bel enrichissement.

A. P.



Illustrations : Marie-Louise Gay

Censure en littérature jeunesse : la violence mieux tolérée que la sexualité!

Jean-Denis Côté, chargé de cours, Université d'Ottawa

En littérature jeunesse, les tabous sont morts. On publie des livres sur la première relation sexuelle, l'homosexualité, l'inceste, le suicide, etc. Voilà pour le discours officiel. En pratique, la réalité est beaucoup plus brumeuse. Comme l'a constaté Jean-Denis Côté, de multiples exemples démontrent que la rectitude politique et la morale conformiste restent bien en vie. Il a interviewé plusieurs auteurs et éditeurs dans le cadre d'une recherche sur la censure en littérature jeunesse, publiée dans le livre *La littérature pour la jeunesse, 1970-2000* (commenté dans la chronique «Lurecherche», p. 101).

Si la censure bête et brutale a disparu, il en subsiste encore des formes subtiles. Alors que c'est l'Église qui autrefois appliquait la censure au Québec, c'est maintenant l'institution scolaire qui exerce une forte influence — de manière explicite ou sous-entendue — non seulement sur le contenu du livre jeunesse, mais aussi sur sa distribution.

C'est en effet le marché des écoles qui décide si un livre aura ou non une longue vie. Pour cette raison, les éditeurs préfèrent souvent ne pas prendre des risques, ne pas dépasser certaines limites (souvent floues) et s'accommoder du conservatisme du milieu scolaire.

Il suffit parfois simplement d'un mauvais choix de titre, comme c'est le cas de Francine Allard avec *Mon père ce saulaud* ou de l'utilisation du mot lesbienne (Richard Blaimert dans *La liberté des loups*), pour que surviennent les plaintes ou que les écoles refusent d'acheter un livre.

Paradoxalement, la sexualité — avant la violence — reste un sujet qui rend chatouilleux encore bien des professeurs et bibliothécaires. L'auteur Jean-Michel Schembré l'a constaté lors de la publication de son roman *Les citadelles du vertige*, situé au Moyen Âge. Son éditeur n'a pas bronché devant les descriptions de combats d'une violence extrême (crânes de bébés éclatés sur les murs) mais lui a suggéré de remplacer le mot sexe (dans le sens de pénis) par le mot «corps».

De crainte de voir leurs ouvrages interdits dans les écoles, certains auteurs pratiquent parfois l'autocensure. Laurent Chabin, par exemple, a réécrit la fin de *Serdarin des étoiles* pour qu'elle soit moins désespérée, sachant que cela pourrait être difficile à faire passer dans un roman destiné aux neuf-douze ans.

D'après l'écrivain Guy Dessureault, cette autocensure a des conséquences néfastes car elle peut «brimer l'imaginaire du créateur» et créer un «blocage appauvrissant.»

Outre la censure entourant certains thèmes, Jean-Denis Côté note aussi une certaine censure au chapitre des normes, de nombreux éditeurs imposant des contraintes étouffantes : longueur des chapitres, phrase avec un maximum de douze mots, limite de mots nouveaux, etc. Ainsi Ann Lamontagne, publiée aux Éditions Vents d'Ouest, a vu ses manuscrits refusés par plusieurs éditeurs qui jugeaient l'intrigue trop complexe et le vocabulaire trop compliqué.

Heureusement, le succès phénoménal de la série Harry Potter risque d'avoir un impact positif sur cette normalisation à outrance du format. Vocabulaire foisonnant, multiples sous-intrigues entrecroisées, roman-fleuve, vraiment Ms Rowling ne sous-estime pas ses lecteurs. Et ils en raffolent! Voilà qui pourrait inspirer certains éditeurs à lever les contraintes et à assouplir leurs règles.

A. P.



L'illustration québécoise du livre pour enfants : force et orientations

Francine Sarrasin, spécialiste de l'illustration en littérature jeunesse

Selon M^{me} Sarrasin, l'illustration contemporaine des livres québécois pour enfants se définit par ses nombreuses possibilités et ce serait réducteur que de la caractériser par une tendance ou une orientation esthétique particulière. Les images offertes sont à la fois audacieuses, tendres, coquines, frondeuses, chaleureuses, exprimant tour à tour la fantaisie, le respect, l'originalité, la peur, la joie. Toutes témoignent du professionnalisme de leurs créateurs. Prférant se concentrer sur les œuvres en faisant un travail d'iconologue plutôt que d'historienne d'art (malgré sa formation), Francine Sarrasin a convié l'œil du public à une exploration à travers différentes œuvres récentes d'illustrateurs, avec la couleur rouge comme guide. À travers les illustrations de Marie-Louise Gay, Pierre Pratt, Marisol Sarrasin, Stéphane Poulin, Geneviève Côté, Stéphane Jorisch, Rogé, Philippe Béha,



Lire ne sourit

Lire me sourit



projetées sur grand écran, nous avons pu apprécier les diverses valeurs expressives et sémiologiques de la couleur rouge, tantôt en grande tache (*Stella, reine des neiges* ou *Mes petites fesses*) ou petites taches réparties (*Un gnome à la mer*), tantôt en spirale libératrice (*Le premier printemps du monde*), en signal invitant (*Annabelle et la bête*) ou en cercle violent (*Koletaille*). Un exercice de découverte par lequel la conférencière a voulu montrer la ferveur et la liberté qui se dégagent de l'illustration québécoise contemporaine.

G. L.

Histoire et mémoire : actualité du roman historique

Françoise Lepage, enseignante et chercheuse en littérature de jeunesse, Université d'Ottawa

Selon M^{me} Lepage, le roman historique, à l'origine de la littérature jeunesse québécoise et très présent à ses débuts, n'est plus un genre très vivant au Québec aujourd'hui. Cependant, il a épousé une nouvelle forme romanesque qualifiée de roman de la mémoire ou roman « passeur de mémoire ». Ce dernier se distingue du roman historique qui se déroule dans le passé et met l'accent sur les faits historiques, par quatre caractéristiques. La première est que l'intrigue se déroule au présent avec des plongées dans le passé par l'intermédiaire d'un lien comme un vieil objet, une photo, un journal intime ou par une personne souvent âgée à laquelle s'identifie le personnage principal. La deuxième est que la réalité découverte par le héros se révèle soit douloureuse ou traumatisante (par exemple la déportation des Acadiens, le conflit gréco-turc, l'esclavage). Le roman « passeur de mémoire » offre aussi une perspective davantage individuelle, axée sur le vécu des personnages, bien que l'intrigue puisse déboucher sur une dimension collective. Souvent, on apprend peu de chose sur les faits historiques du conflit en présence. Enfin, dernière caractéristique, les plongées dans le passé participent à la maturation du héros. Comme M^{me} Lepage a pu le démontrer, le roman de Christiane Duchesne, *Bibitsa ou le voyage de Clara Vic* (Québec Amérique), s'avère exemplaire à cet égard, satisfaisant à tous les critères. On a cité d'autres romans en exemple, tels *Zack* de William Bell (Simon & Schuster), *Nous reviendrons en Acadie* d'Andrée-Paule Mignot alors qu'il faudrait plutôt voir en *Alexis d'Haïti* de Marie-Célie Agnant (Hurtubise HMH) un roman socioréaliste, et en *Kate, quelque part* de François Gravel (Québec Amérique) ou *Le don de la septième*, de Henriette Major (Soulières éditeur), des romans autobiographiques ou de témoignage.

Le roman historique est un genre plus vivant au Canada anglais qu'il ne l'est au Québec, vraisemblablement parce que les Canadiens ont plus de difficulté que les Québécois à se percevoir comme un peuple, d'où l'intérêt pour ce genre littéraire. Malgré tout, il y a plus de romans historiques québécois (les œuvres de Josée Ouimet, par exemple) que de romans « passeurs de mémoire ». Bien que peu nombreux, ils répondent mieux, selon la conférencière, aux sensibilités actuelles, aux besoins de notre époque de l'Internet marquée par la transmission horizontale des savoirs mais très peu par la transmission verticale, historique et culturelle.

G. L.

Albums illustrés : développer la conscience sociale chez l'enfant

Brigitte Carrier, enseignante à la maternelle

La compassion n'est pas une faculté innée et devrait au contraire être cultivée dès l'âge tendre. Cette opinion d'un ancien directeur de l'UNICEF est aussi celle de Brigitte Carrier, enseignante au primaire en Alberta. Convaincue qu'une éducation ouverte sur le monde permet de développer la compassion, elle croit aussi que les jeunes enfants ont le droit de connaître la réalité telle qu'elle est. À cet effet, elle cite l'universitaire français Robert Escarpit, selon qui il faut armer les enfants pour vivre dans un monde où il n'y a pas de justice, pas de paix. Comme la terreur est présente dans l'existence, il n'y a aucune raison de l'éliminer de l'expression artistique ou littéraire.

Pour les jeunes enfants qui ne savent pas encore lire, Brigitte Carrier estime que les albums constituent un moyen tout indiqué pour développer la tolérance, l'ouverture aux autres. Elle en a fait le sujet de son mémoire de maîtrise. Son objectif : démontrer que l'utilisation d'albums traitant de la guerre et de la pauvreté peut contribuer au développement de la conscience sociale de l'enfant de cinq ou six ans.

Dans le cadre de son étude exploratoire, elle a fait de l'animation avec des élèves de cinq et six ans, sur une période de cinq semaines. Elle leur a lu cinq albums traitant de la guerre et cinq autres sur la pauvreté. Une fois l'animation terminée, elle a noté chez les enfants une capacité d'observation plus globale ainsi qu'une capacité à se donner des indices d'observation plus nombreux. Par exemple, après l'exploitation des albums, les enfants ont mentionné plus souvent les besoins essentiels, les objets ou vêtements associés à la guerre.

Elle a aussi noté que les élèves du groupe avaient plus de facilité à établir des liens entre leurs observations et leur pro-



Dans son exposé «Pour comprendre les événements à travers l'autre», le dimanche après-midi, Yves Nadon, enseignant au primaire à Sherbrooke et directeur de collection, a présenté sa collection d'albums «Carré blanc» (Éd. Les 400 coups) où de graves enjeux tels la guerre et le racisme sont abordés à l'intention des tout-petits (*Fidèles éléphants, Koletaille, Noir blanc ou poil de carotte*).

pre réalité. Par exemple, dans un album en particulier, ils ont remarqué l'absence de jouets plus souvent que l'absence d'un lavabo. Ils ont aussi interprété le travail des enfants qui lavaient des vêtements sur une photo comme un jeu, cette observation illustrant les différences dans le mode de vie du Canada et celui des pays en développement.

Bien sûr, la présence de l'adulte est indispensable lorsque des récits sur la guerre ou la pauvreté sont lus aux enfants, afin de les aider à formuler leurs questions et à communiquer leurs émotions. L'enseignant doit donc bien préparer la présentation des albums et faire preuve d'une grande capacité d'écoute, car il est difficile de prévoir les réactions des enfants à la suite de l'exploitation de ces ouvrages. «Faire cette démarche, c'est accepter d'amener les enfants à voir le côté sombre de notre humanité. Cela nous oblige à parler d'injustices, de pouvoir et d'impuissance. Certains parents ne sont pas à l'aise avec cela. Pourtant, laisser vivre et grandir les enfants dans un univers clos et irréel est tout aussi inconfortable», affirme la chercheuse.

Cette démarche de sensibilisation et d'ouverture sur le monde est d'autant plus pertinente que le Canada accueille un nombre important d'immigrants. Chaque année, des enfants d'autres pays arrivent dans les écoles avec leurs valeurs et leurs différences. «Une connaissance minimale des conditions de vie et de l'histoire des peuples est nécessaire à l'établissement de la tolérance et de la compréhension», conclut Brigitte Carrier.

A. P.

Développer une collection d'albums à sujets historiques

Catherine Germain, directrice de collection

Certains se sont peut-être déjà demandé quelle est la différence entre une éditrice et une directrice de collection. Catherine Germain, rédactrice pigiste et directrice de collection pour Les 400 coups et les Éditions du Boréal, a précisé que si l'éditrice a pour fonction de faire la mise au point finale du livre, la directrice de collection joue un rôle fondamental dans la mesure où elle doit proposer des auteurs, des thèmes et des formules éditoriales. La croissance régulière des collections est un indice de vitalité pour une maison d'édition. Par ailleurs, le développement d'une collection nécessite une pluralité d'approches, donc toute une équipe, laquelle doit comprendre, dans le cas des publications à caractère historique, ...des historiens. M^{me} Germain a présenté une toute nouvelle collection, dont elle s'occupe aux Éditions Les 400 coups, et qui s'intitule «Mémoire d'images». Le travail consiste à reprendre

des photos d'archives et, d'une certaine façon, à leur insuffler une nouvelle vie en les utilisant comme illustrations et en les colorisant. Intitulé *Arriver à bon port*, le premier volume traite de l'immigration des enfants et des jeunes dans la première moitié du XX^e siècle. Les textes d'accompagnement sont brefs afin de laisser parler les images qui occupent une place de choix dans le livre. D'autres ouvrages seront consacrés à l'arrivée de Jacques Cartier à Hochelaga, puis à la construction du pont de Québec, et seront illustrés de gravures ou de photographies d'archives. Le résultat se révèle très séduisant et constituera une source d'information de première qualité, adaptée aux besoins des jeunes et de l'apprentissage.

F. L.

Le Centre québécois de ressources en littérature pour la jeunesse de la Bibliothèque nationale du Québec

Lise Langlais, coordonnatrice intérimaire de la Médiathèque des jeunes à la BNQ

M^{me} Langlais a présenté le Centre québécois de ressources en littérature pour la jeunesse qui sera situé dans la Grande Bibliothèque du Québec, actuellement en construction à Montréal, et dont l'ouverture est prévue pour 2005.

Le Centre a pour mission de créer une ressource d'excellence en littérature pour la jeunesse de langue française. Il a pour objectifs l'accès à des collections en littérature jeunesse publiées au Québec, la mise en réseau et la diffusion de collections jeunesse présentes sur le territoire québécois

(comme celles détenues dans certaines universités) et ailleurs dans le monde, le rayonnement de notre littérature jeunesse nationale, le développement de collaborations avec des institutions hors Québec ayant un mandat similaire (on pense au Service de littérature jeunesse de la BNC, à la Bibliothèque internationale de Jeunesse de Munich) et, enfin, de favoriser la connaissance, le développement et la recherche sur la littérature pour la jeunesse.

Lire ne sourit





16

Lire me sourit



On retrouvera sur place, pour consultation, plus de cinquante mille documents dont, bien sûr, la collection patrimoniale québécoise la plus exhaustive possible (exemplaires provenant du dépôt légal, de la collection jeunesse canadienne Laurentiana de la Bibliothèque de Montréal, des documents relatifs au Québec publiés à l'étranger). À celle-ci s'ajouteront une collection universelle de livres (de fiction et documentaires) de langue française offrant un panorama représentatif, des ouvrages de référence et des revues spécialisées en littérature jeunesse, des ressources électroniques (catalogues, bases de données, Internet).

Un personnel spécialisé sera affecté au Centre qui recevra des usagers sur rendez-vous. Outre les services de référence, une programmation d'activités d'animation est prévue (rencontres, conférences) de même qu'un programme de diffusion (bulletin, informations, sélections, expositions).

Le local du Centre de ressources sera attenant à la Médiathèque des jeunes et accessible aux mêmes heures d'ouverture (soixante-deux heures par semaine). La Médiathèque des jeunes constitue la section jeunesse de la Bibliothèque et donnera accès à plus de 72 000 documents dont soixante mille livres, la majorité disponibles au prêt.

On souhaite faire du Centre, dès le printemps 2005, le lieu de rendez-vous par excellence de tous ceux qui s'intéressent de près à la littérature jeunesse, qu'ils soient chercheurs, enseignants, bibliothécaires, éditeurs, créateurs ou simples passionnés.

G. L.

Publications spéciales en marge du Forum

**Délices de la littérature enfantine —
Children's Literature : Feast of titles**

Bibliographie bilingue publiée en commémoration du cinquantième anniversaire de la Bibliothèque du Canada par l'Institut canadien de microreproductions historiques, qui fête lui-même ses vingt-cinq ans. Elle contient 662 titres de littérature pour la jeunesse tirés de la collection de recherche sur les anciennes publications canadiennes conservées sur microfiches par l'ICMH. La brochure est préfacée, en français, par notre collègue Françoise Lepage qui souhaite que «grâce à ces textes, le lecteur d'aujourd'hui se [fasse] une idée plus précise de la conception que l'on avait de l'enfance, au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, de son évolution, des mœurs, des thèmes privilégiés qui correspondent aux préoccupations de chaque décennie».

**L'Archiviste**

«La jeunesse — Des univers à découvrir», n° 121, 2003

Il s'agit d'un numéro de la revue *L'Archiviste*, publiée par Bibliothèque et Archives du Canada, pour souligner la tenue du forum *Lire me sourit*. À partir de ressources tirées des archives de la BAC, ce numéro explore divers univers de l'enfance et de la jeunesse : celui des moments sombres (travail forcé des enfants du XIX^e siècle et des récits de guerre), celui des romans historiques à partir de livres rares, enfin celui d'Internet avec la présentation de la base de données PIKA, de certaines collections numérisées et de sites sur les trains et le hockey destinés aux jeunes.

G. L.



Notes :

1. Les statistiques de participation nous ont été fournies par le Service de relations avec les médias du Forum.
2. Le rapport est en ligne à l'adresse URL : www.peopleforeducation.com/librarycoalition/Report03.pdf
3. *Achieving Information Literacy : Standards for School Library Programs in Canada* (2003), Ottawa, The Canadian School Library Association / The Association for Teacher-Librarianship in Canada, xi, 90 p.
4. Marjolaine Bonenfant a réalisé les sculptures en papier mâché pour illustrer *L'abécédaire des animots*, texte de Robert Soulières, photographie de Daniel Roussel (Les Heures bleues, 2000); et Jacques Thidel celles de *L'abécédaire des robots*, texte d'Alexis Lefrançois (Les Heures bleues, 1999).
5. C'est moi qui souligne.
6. Jeffrey Canton, *ABC Au-delà des lettres. Une rétrospective des abécédaires canadiens*, catalogue d'exposition, Ottawa, Bibliothèque et Archives du Canada, p. 6 (et premier panneau explicatif dans l'exposition).

